



# NOTRE ECOLE

Association Loi 1901

notre.ecole06@free.fr  
<http://notre-ecole06.fr>

Bulletin N° 98

« Les Pins » A1 Les Semboules  
990 Bd G. Apollinaire  
06600 ANTIBES  
Tel: 04 93 74 00 81  
06 87 21 31 31

## Le mot du Président.

Un trimestre s'est écoulé depuis le moment où nous attendions le passage à la Nouvelle Année que nous espérions porteuse d'évènements heureux. On peut toujours rêver mais, rapidement, nous avons constaté que ce premier trimestre ne fut pas exactement ce que nous en attendions. La réalité a vite repris le dessus et le rêve s'est estompé. Finie la vie idéale imaginée, les contraintes et les problèmes sont là et il faut les assumer et essayer d'y faire face.

Soyons positifs, c'est indispensable et nécessaire. Les jours rallongent, il fait plus chaud, encore que cela dépende des caprices du temps, mais nous allons vers le beau et déjà quantité de projets s'échafaudent. Vous avez reçu le planning des conférences, sorties, voyages. Difficile de se renouveler, mais d'après les retours, nos choix semblent convenir à la plupart d'entre vous. Les conférences connaissent un succès mérité; il a même fallu refouler du monde pour celle sur Vauban, démarche faite à contrecœur, mais imposée par les consignes de sécurité et parfaitement justifiée. Nous pourrions disposer de plus de places assises à La Maison des Associations, Chemin de Saint Claude, d'un grand parking, mais l'éloignement est un obstacle pour les personnes âgées sans véhicule. Peut-être qu'un jour prochain, nous y seront contraints si la salle des Associations ne pouvait être utilisée. Cela serait un test.

Pour les sorties, difficile de trouver du neuf et, autre problème, le transport. Les bus peuvent évidemment répondre à notre attente, mais leur prix, plusieurs centaines d'euros pour se rendre à Vaugrenier ou Villeneuve Loubet est dissuasif. Il faudrait avoir recours au covoiturage. Il ne fait pas l'unanimité, et il semble un bon remède, " mais il faut des covoitureurs ! " Et il y a les soucis d'assurance.

Les voyages, sous l'égide de " Voyages Christine " semblent répondre à nos attentes : prix, organisation, déroulement. Pour juger sainement, voyez le rapport qualité/prix. Jusqu'à présent, nous avons toujours été contents de leurs services mais il est difficile de satisfaire tout le monde. Comparez ce que vous payez et ce dont vous bénéficiez. Cette année, le voyage "Les Marches" connaît un bel engouement, alors que celui du Gard, d'une grande diversité et richesse est quelque peu boudé. Dommage ! La sortie de la journée au Frioul va nous poser un problème vu le nombre d'adeptes. L'année est encore longue, faites-nous confiance, nous ferons au mieux et comme il était inscrit autrefois sur les carnets de notes : " L'effort persévérant triomphe des difficultés. "

## Les Cinémas d'Antibes-Juan les Pins.

Rêvons un peu en noir et blanc.

En 1947-48, il n'y avait pas de télévision; un peu de radio, rien pour occuper les gens. Alors, maman m'emmenait au cinéma.

A l'époque, Antibes comptait cinq salles de cinéma :

- Le Palmarium, place De Gaulle.
- L'Antipolis, près de chez mes grands-parents, Bd Wilson.
- Le Rex, Place de la Poste.
- Le Casino, qui a été revisité, Place des Cars.
- Le Ritz, à Juan les Pins, Avenue de l'Esterel.

**Le Palmarium**, dans le Grand Hôtel : on entrait; les appartements de 1900 n'avaient pas moins de 3 m. de haut, rez-de-chaussée et quatre étages. Et il y avait la grande verrière en toiture pour éclairer tous les appartements. C'était grandiose, ce hall. Du marbre de Carrare recouvrait les murs et les larges escaliers qui conduisaient à la salle de cinéma. Là, tapis rouge, fauteuils pliants et strapontins. Nous descendions en suivant l'hôtesse qui nous indiquait notre place avec notre billet (sans oublier le pourboire). Nous étions près de l'écran (c'était moins cher). Une fois assises, il nous fallait lever la tête et les visages des acteurs étaient géants.

L'été, le plafond s'ouvrait sur les étoiles : cinéma en plein air !

Pour Noël, tous les enfants des écoles d'Antibes venaient à pied, en rangs par deux, pour la fête. Il y avait un énorme sapin décoré. Nous chantions tous en chœur pour repartir, ravis, avec les bonbons que nous donnait la Mairie par les mains du Père Noël.

Toujours en rangs par deux, nous allions aussi au cinéma éducatif : "Les Enfants du Capitaine Grant", "L'Appel de la Forêt", "Charlot", ou "Laurel et Hardy".

Ce Palmarium se trouvait entre la nationale 7 (Bd Dugommier), l'Avenue Tourre et l'Avenue Robert Soleau, et devant la Place De Gaulle et son kiosque à musique. A l'étage se trouvait la Bibliothèque Municipale d'Antibes.

L'ensemble a brûlé dans l'incendie du magasin de meubles Poirier. Un parking s'est installé dans les sous-sols et un supermarché occupe le rez-de-chaussée, ainsi que d'autres commerces.

**L'Antipolis** était imposant, lui aussi. Il est resté là jusque dans les années 1970.

Ces cinémas du temps du muet possédaient, devant l'écran, une fosse pour un orchestre et une scène pour accueillir soit du théâtre, soit d'autres attractions. A l'entracte, j'y ai vu danser "Le Beau Danube Bleu" en patins à roulettes. Il y avait toujours ces grands fauteuils et les allées à tapis que nous descendions en pente douce vers l'écran masqué avant les séances par un rideau couvert de publicités. Qui ne s'est pas amusé, avant le film, à choisir un mot parmi elles pour le faire trouver à son voisin. Les salles étaient éclairées, un marchand de journaux passait, on pouvait lire le journal.

Lorsque le rideau se levait, c'était le moment des "actualités". On y voyait les présidents de l'époque : Vincent Auriol, René Coty ... jusqu'à l'entracte où l'on regardait les autres manger les chocolats glacés vendus par l'ouvreuse.

Puis c'était le "grand film", d'où l'on sortait parfois les yeux rougis, en pleurs... après des productions comme "Les Deux Gamines" ou "La Belle et la Bête".

A l'extérieur du cinéma Antipolis, Bd Wilson, dans le jardin de mon grand-père, il y avait un poulailler adossé à un très long mur percé d'une grande porte de fer, toujours fermée : c'était la sortie de secours de la salle de cinéma.

A l'entrée de la salle, au rez-de-chaussée, il y avait un bar, un casino avec sa "roulette" et à l'étage, un dancing "Mimi Pinson".

Le cinéma a été vendu aux Ets Gabai, marchands de meubles, avec la propriété de mon grand-père.

**Le Rex**, je le trouvais trop petit, mais il avait un balcon. C'est aujourd'hui devenu une droguerie, puis une supérette.

**Le Ritz**, à Juan les Pins, était bien aussi, mais trop loin de la maison.

**Le Casino**, lui, a été transformé en plusieurs salles et reste encore actif aujourd'hui.

Les grands palaces n'avaient plus leur place.

P.S. Je tiens à remercier toute l'équipe de "Notre École" et en particulier Mr. Roger Richelmi, mon professeur, qui m'a aidée à mettre en page mes souvenirs à l'heure des nouvelles technologies.

Denise Molinatti.

## Nos 20 ans à Jarny en 1970.

Rêves, cœurs en cavale et bague au doigt.

Jarny, 54800 : Une petite ville minière de Lorraine, forte de ses 10 000 âmes et d'une inépuisable fierté locale, blottie au cœur du bassin de Briey, à l'endroit précis où l'Orne, l'Yron et le Rougewald semblent s'être dit : "C'est ici qu'on pose nos valises !" Entre le grondement sourd des mines de fer et les cloches de l'église, on y vivait comme si le centre du monde passait par le carrefour Lantz et Concordia. Pour nous, c'était clair : il y avait Paris, New-York, et juste au-dessus ... Jarny.

Jarny, c'était également un peu "Le petit monde de Don Camillo", version Lorraine : le maire était rouge jusqu'à l'écharpe, mais les enfants de chœur sonnaient toujours la messe à la volée. Une ville où le curé et le secrétaire de la section du PCF se saluaient poliment, mais sans trop s'attarder. Entre Gilbert, notre maire et l'abbé Guerner, il fallait faire des choix ... et des compromis, même au sein de la famille.

Les quartiers, c'était tout un poème : Jarny-Centre et son premier lotissement, Droitaumont et le bois du Four, la Moulinelle avec sa grotte et sa kermesse, Jarny-Gare et la pâtisserie Fresson. Chaque coin avait ses figures, ses cancons, ses secrets, et ses charmes. Pour un garçon, tenter une aventure amoureuse, hors de son quartier, révélait d'emblée un caractère audacieux.

Parce que tout tournait autour des bals populaires. Ils étaient notre cinéma, notre Facebook, notre Tinder à nous. A la salle municipale de la piscine, on se retrouvait au bal des pompiers, des commerçants, de la Croix Rouge, au bal de la Saint Sylvestre. C'était la piste de décollage des premières amours, des flirts maladroits, des promesses éternelles signées à la lueur d'un slow, dans une ambiance chlorée ... forcément.

On se souvient tous de l'orchestre Jo Nowak et sa chanteuse Nadine qui interprètent cette magnifique chanson de circonstance d'Adamo : "*Vous permettez, monsieur, que j'emprunte votre fille ?*" et on voyait les pères se crispier sur leur chaise, le regard soupçonneux, pendant que leurs filles s'envolaient, les yeux brillants, dans les bras d'un prétendant en pantalon pattes d'eph.

Les filles, elles, rêvaient de robes blanches, de maisons avec jardinet, de rideaux en dentelle qu'on repasse le dimanche. Les garçons, eux, tentaient de ne pas trop penser au service militaire, ce couperet de 16 mois qui tombait sans prévenir : cheveux rasés, courrier hebdomadaire, absence prolongée de la petite chérie ... voire de l'épouse ..., et l'angoisse sourde de ne pas retrouver son emploi au retour. Ce n'était pas l'aventure, c'était l'exil.

Alors, en attendant l'incorporation, certains jouaient les séducteurs à la mode de Meurthe-et-Moselle, fredonnant du Polnareff ou du Mike Brant dans les coins feutrés du square Toussaint. Il n'était surtout pas question de libertinage, ça non alors ! C'était plutôt, comme l'écrivait Molière (*Dom Juan, acte I*), le doux frisson de "réduire par cent hommages le cœur d'une jeune beauté ... vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur, et la mener doucement où nous avons envie de la faire venir." Une exploration sentimentale, naïve et exaltée, au sein d'un monde encore en noir et blanc, mais où déjà la couleur surgissait sous la jupe plissée des yéyés.

A Jarny, au tournant des années 70, on se mariait très jeune et souvent avant d'être majeur à 21 ans, avec le consentement des parents obligatoirement ... par tradition bien sûr, mais aussi parce que c'était l'enchaînement naturel des choses ! L'amour, parfois, arrivait après. Ce n'était pas forcément triste : il y avait dans ces élans précoces une fraîcheur, une foi tranquille dans le lendemain, comme si le bonheur se bâtissait à deux, à force de persévérance et de compromis.

La pression sociale faisait le reste. À 23 ans, une fille non mariée devenait "demoiselle", à 25 ans, une énigme. Quant aux garçons trop lents à s'engager, on les soupçonnait de fréquentations douteuses ou d'un manque de virilité. Les mères, les tantes, les curés et les voisines formaient un chœur attentif, entonnant la litanie des convenances avec ce zèle tranquille, pétri de bonnes intentions, qui confondait souvent l'amour avec l'ordre établi. "Fréquenter", dans leur bouche, signifiait déjà s'unir. Et stationner plus de deux soirs de suite en R8 ou en Simca 1000 devant chez sa bonne amie, c'était signer son contrat de mariage ... avec ou sans les bans.

Mais ce conformisme n'était pas sans une certaine poésie. Il cachait une volonté douce mais tenace : celle d'avoir son chez soi, son jardinet, ses rideaux de guipure, et des enfants à élever du mieux possible. On dansait avant de s'engager ... parfois même, on dansait après. Et sous les tailleurs crème des mariées à peine majeures, il y avait de la pudeur, de l'espoir, et un soupçon de bravoure.

Certains de ces rêves ont tenu bon. D'autres se sont étiolés doucement, dans le silence des débuts à deux, quand l'immatunité, la routine ou les attentes floues rendaient le quotidien plus lourd que prévu. Mais tous avaient cette sincérité intacte des choses décidées de tout cœur, avec la naïveté de croire qu'un bal pouvait suffire à sceller toute une vie.

Bernard Sajkiewicz (fils et petit-fils de mineurs de Lorraine)

## Paul Arène sur la Côte d'Azur (2<sup>ème</sup> partie).

Sa maladie le rendait souvent insupportable... Je me rappelle une promenade au Trayas que nous avions projetée avec lui et plusieurs « Antiboulencs », ses amis et les miens, qu'il a d'ailleurs illustrés pour la plupart dans des contes délicieux qu'il donnait alors à l'*Écho de Paris* et au *Gil Blas*.

Arène avait déjeuné chez Riouffe et nous étions venus le chercher pour aller à la gare d'Antibes : « Eh ! le train va partir, venez vite ! »

On entendit Arène bougonner dans l'escalier et attraper Riouffe : " C'est une plaisanterie, disait-il, vous me faites partir sans que j'aie pris mon café. Ça ne se passera pas comme ça ! " Et Riouffe bonasse et impératif le tenait solidement par le bras : « Allons, allons, Arène, ne faites pas tant de pétard, nous prendrons le café à la gare.

À la gare, il fallut se précipiter dans le train qui allait filer et on n'y put entraîner Arène qu'en lui promettant qu'on prendrait le café au buffet de Cannes.

Naturellement, ce buffet était fermé quand nous passâmes. Et Arène ne desserra plus les lèvres. Au Trayas, tout le monde descend, on prend le sentier, et tout à coup : - Où est Arène ?

- On le cherche, et je le découvre enfin dans la salle d'attente de la station :
- Que faites-vous là, voyons, qu'est-ce qui vous prend ?
- N. de D., de N. de D. vous croyez donc, Devoluy, qu'on se foutra de moi de la sorte ! Riouffe, Hallo et tous les autres sont des pignoufs...
- Mais pourquoi Grand Dieu ?
- Pourquoi ! Ils m'ont empêché de prendre mon café... Et il arpentait la salle en proie à la fureur :
- Je vous dis qu'ils se sont foutus de moi et je ne le tolérerai pas ; j'attends le train de Cannes pour rentrer à Antibes...

J'eus toutes les peines du monde à l'emmener, en lui assurant que nous allions prendre le café chez Sube. Et dès qu'il aperçut le petit restaurant planté sur le rocher, il changea d'humeur et devint charmant. Et, après avoir pris enfin ! son café, il nous conduisit sur les pistes des chèvres du Cap Roux où il nous conta en riant les histoires les plus merveilleuses... (que ne les ai-je notées !) Il nous nommait en provençal les plantes et les herbes ; il chanta des refrains provençaux. Nous allions souvent tous deux nous promener autour d'Antibes qui n'était pas encore le pauvre oiseau plumé qu'on voit aujourd'hui, ses remparts ayant été abattus.

En particulier nous visitons l'Ilette, cette délicieuse calanque qui a été comblée avec les déblais des remparts et au bord de laquelle une sorte de construction en bois figurant un bateau avait été le théâtre idéal de l'aventure du « Canot des six Capitaines ».

On l'appelait d'ailleurs : « le canot des six Capitaines ». (Je crois me souvenir qu'on en a brûlé depuis les débris).

Là, sur le petit promontoire, Arène me dit les choses les plus délicieusement simples, sur les pêcheurs, la pêche, les poissons de roche, l'amour, les femmes... Le dimanche, il était rare que nous n'allions point, sous les pins de Notre-Dame de la Garoupe savourer la vraie bouillabaisse avec les pêcheurs et que nous mangions dans les traditionnelles écuelles de liège.

Arène savait tout des pêcheurs et de la pêche. Il adorait (et moi aussi) séjourner dans les petits cafés de la Porte Marine à Antibes, y entendre ce peuple original et si coloré... Quelles conversations !... Mais il faudrait des heures pour en "raconter les souvenirs essentiels."

Arène mourut à Antibes en 1896, dans cet « Hôtel National et d'Alsace » où j'avais connu près de lui de si belles heures.

Il est enterré à Sisteron, son pays natal. Il avait désiré cette épitaphe sur sa tombe :

*Gaio, ai pantai ma vido*

(Gai, j'ai rêvé ma vie)

Et des imbéciles ont gravé à la place ces vers qui ne signifient rien :

*"M'en vau, l'amo ravidó "*

*"D'avé pantaia ma vido ."*

(Je m'en vais, l'âme ravie

D'avoir rêvé ma vie).

Mistral éprouva une colère violente en apprenant cette odieuse imbécilité.

N'empêche que partout, dans tous les guides maintenant, on s'extasie sur :

*"M'en vau l'amo ravidó, etc.. "*

Les peintres abondaient à Antibes au temps d'Arène qui ne pouvait pas les souffrir. Il détestait à ne pas le croire tout ce qui était peintre. Et quand il était forcé de déjeuner avec quelqu'un d'entre eux, il lui faisait des blagues féroces au sujet de sa peinture."

Il en fit une en particulier (et nous en fûmes, d'ailleurs tous scandalisés) au vénérable peintre Harpignies qui se faisait accompagner d'une toute jeune et jolie femme qui sentait tellement bon que nous l'avions appelée la Rose : l'usage et l'abus qu'on fit de cette bonne et charmante créature dans notre petit cercle, ne saurait se dire, mais Arène en donna quelque représentation païenne dans le conte qu'il publia sous le titre : "*Madame nue*".

Gilles Désécot  
Majoral du Félibrige

## La fête de Saint Valentin.

L'histoire de cette fête remonte à fort longtemps : tout commence à l'époque romaine par les **célébrations sacrées des Lupercales** (dédiées au dieu de la fécondité Lupercus), qui avaient lieu les 15 février. Le peuple se livrait à des sacrifices d'animaux et les hommes déguisés ou dénudés dansaient et fouettaient avec des liens de cuir le ventre des femmes, le symbole de leur fertilité, le tout accompagné de viols publics et suivi des bacchanales, les beuveries traditionnelles, pour **favoriser la reproduction et la création de nouveaux couples**.

L'Église chrétienne cherche à faire obstacle à ces coutumes païennes à partir de l'élection du pape Gélase I, très pieux, qui souhaite changer les choses. Il commence par définir un code de comportements irréprochables et interdit aux chrétiens de participer à ces débauches licencieuses. Vu le manque de résultats sur l'ensemble de la population, l'Église chrétienne invente ensuite une fête le 14 février pour l'un des 8 saints Valentin (au moins) de son histoire. Celui-là aurait été prêtre au 3<sup>ème</sup> siècle : il aurait officié clandestinement et béni des mariages à une époque où les mariages des soldats étaient interdits, ce qui lui a valu l'emprisonnement puis la décapitation un 14 février entre 270 et 280 (à prendre au conditionnel, car il existe de nombreuses variantes de cette partie de l'histoire).

En tous cas, ce saint, qui symbolise la santé (du latin "**valere**" être en bonne santé, ou du grec "**ouleo**" en bonne santé), l'amour et aussi la bonté, est représenté par une palme et une épée, symboles du mariage.

Malheureusement, les habitants de Rome continuent leurs célébrations traditionnelles, en y ajoutant le 14 février où les fêtes libertines prétendent rendre hommage à St Valentin.

Au Moyen Âge, cela continue à l'occasion de grands banquets où des jeunes hommes tirent une jeune fille au sort et passent la nuit avec elle. Pour le traditionnel "Valentinage", une jeune fille est associée avec un homme durant une journée et sont censés s'offrir des cadeaux et s'écrire des poèmes d'amour, dans la tendance de l'**amour courtois**. On attribue d'ailleurs l'initiative des cartes de St Valentin à Charles d'Orléans, en captivité à Londres après la bataille d'Azincourt (1415). Ce prince se serait inspiré du "Valentinage" pour écrire et envoyer des poèmes à son épouse restée en France. Vers 1500, le pape Alexandre VI officialise Saint Valentin comme saint patron des amoureux.

Dans la période moderne, la tradition des poèmes d'amour, des lettres et des cartes se développe en Angleterre. La tradition gagne les États-Unis vers 1850 avec succès, avec la vente de cartes et arrive en France à l'occasion du séjour de soldats américains durant la Grande Guerre (1914-1918).

Grâce à la conjonction de l'amélioration des communications, de la situation économique et de la libéralisation des mœurs, cette fête de St Valentin s'installe complètement en Europe vers les années 1950. Elle devient alors en France le jour de la célébration des couples.

JPM